

La chute du temple

0- L'énoncé de la tragédie

Un bruit. C'est un bruit qui nous accueille et nous ronge par son omniprésence. Un bruit intermittent mais quotidien. Sourd. Implacable. Un bruit nauséabond à ceux qui l'entendent la première fois. Un bruit inaudible à ceux qui le vivent. C'est sa tragédie, plus on le connaît moins il se fait ressentir ; par la force du temps ou par la connivence des volontés et des craintes individuelles.

Mais, peut être pire encore, est le drame qu'il fait à autrui. La condamnation est toute aussi grande. Nul n'emporte personne dans sa chute, cela vaut aussi pour les concepts inventés par l'Homme. Le courroux est la surdité induite à l'ensemble. Conséquence ou évolution naturelle à un environnement, l'ensemble s'est protégé, l'individu s'est calfeutré dans une surdité prégnante.

1- Au couvert du temple

Ce que le bruit octroie d'inconfort, l'architecture grandit en gloire. Cette mégapole où nous sommes l'emploie à merveille. Son histoire est connue, commune. Les conditions pour qu'une société s'établisse et prospère y étaient réunies, l'Homme s'y établit. Le bourg se fit village, devint ville puis advint la mégapole. Ici, c'est assurément le génie humain dans toute sa splendeur qui s'est exprimé. Son centre historique connu de nombreuses métamorphoses pour s'établir aujourd'hui, dominant, en forme de rose des vents. À ces points cardinaux, des entrées et des sorties, entourées de métal et de verre. Le premier pour soutenir, le second pour glorifier. En regardant vers l'intérieur de la structure, le centre du monument s'aperçoit. Le cœur révèle un intérieur non moins somptueux.

Un sol lisse permet aux pas de s'y glisser sans le moindre hasard et de ne pas trébucher. Le plafond est ouvert aux cieux, les cloisons ouvertes au monde.

Les mêmes matériaux les composent, mais, pour mieux mettre en valeur l'ensemble, de l'or et du platine y sont ajoutés. Des statues élevées composent sa juchée, où les faisans cédèrent leur place aux héros de l'Humanité. La coupole représente le temps et l'Univers. Viennent ensuite trois dégradés. Le premier est le symbole des gouvernances, les institutions, les gouvernements et l'Humanité. S'en suit un niveau de dix statues monumentales pour ce qui fut jugé de majeur pour l'épopée humaine. S'y reflètent ainsi l'esprit humain, par les bâtisseurs ; les révolutionnaires, les visionnaires et les penseurs ; les croyances ; symbolisées par la religion, le commerce, la science ; et enfin, les agents du destin ; l'agriculteur, l'ouvrier fondeur et l'ouvrier moderne, remplaçant la main par l'esprit. Cette dernière, non finie, subit encore les coups et assauts d'un sculpteur. Il cherche à donner une vie à cet objet inerte et à la faire aussi intemporelle que les autres.

Au centre de cette épreuve siège, inlassablement, un arbre, qui passe pour centenaire par sa force et son assise. Ses fleurs et ses feuilles sonnent les saisons telles des métronomes. Un cœur battant, synchrone à la nature extérieure dans un corps ardent. La force de ce lieu réside dans sa capacité à subjuguier, à émerveiller sans le moindre effort. Pour achever cela, aucune

force aucun subterfuge ni artifice. Les valeurs symbolisées ainsi sont assez, dans toute leur grandeur, leur splendeur. Chacun y retrouve une part de soi, cela suffit.

2- La fougue des temps

La vie humaine abonde dans ce lieu, vibrante, enjouée, faisant l'histoire pour l'Histoire. Elle s'y rend pour tous les plaisirs, soient-ils mus par la curiosité, l'envie ou le besoin. Ce sont les traits qui définissent principalement ceux qui passent par là. Le premier est le passant, le second est l'attentif et le dernier est l'habitant demeurant. Trois traits individuels, trois profils tous réunis l'instant d'une destinée commune gravée au fronton, jamais lue mais toujours outrepassée. Ici, ils sont côte à côte, le temps d'une valse.

Un jour, comme il semblait en être un parmi tous les autres, la foule se mouvait dans son incohérence quotidienne. Une personne détona. La logique de l'ensemble demeurait, chaque flux était désordonné, chaque individu suivait un mouvement l'emportant à sa destination, mais celle-ci imposait au flux, à la marée humaine plutôt que l'inverse. Une destination claire et un chemin tracé, cela fait une différence dans un ordre.

Le silence se fait, le mouvement s'interrompt. Profitant du mutisme bienvenu, les paroles abondèrent de la bouche de l'inconnu d'une voix surannée, mal assurée

— Mesdames et messieurs, je me tiens devant vous, non en mendiant, mais bien pour vous quémander une charité. Non pour moi, ni pour un autre mais pour toutes et tous. Le service que je veux rendre transcende mes souhaits.

Dans la foule, déjà, s'entendent des messes basses. Celles de la réalisation. L'attention a été accaparée par un subterfuge. « Un ivrogne sûrement », « une folie et une perte de temps », « pourquoi l'écouter », « une pythie sans vergogne ». Plus encore commence à se faire entendre. Le mutisme souvent n'est rompu que par les mots et expressions qui sont rages sous couvert d'émotions.

À cet instant, le discours se remplit du même alcool, l'émotion submerge l'arrangeur. Ce qu'il gagne ainsi, c'est la fluidité. L'émotion à ces moments est un halo de lumière rencontrant des miroirs pour se refléter et s'imiter.

— Ce que nous vivons est tragique. La fin s'approche de nous et par peur, nous restons là. Il nous faut agir, changer le monde, cesser de construire ici une statue à ce qui endommage.

Entendant son œuvre marginalisée, le sculpteur rompt son labeur. Changeant d'outil, prenant sans attendre son détracteur à parti.

3- La peine d'une surdité volontairement infligée

La parole s'envenime. Les tensions se cristallisent, leur échange est vibrant. Il permet au mouvement de reprendre son tempo, la valse redémarre.

Les deux belligérants arrêtent leur combat verbal. Dans le bruit renaissant, plus personne, eux non plus, ne les entend. Le dialogue s'efface. Le soliloque le remplace.

Le sculpteur retourne à son ouvrage. Craignant qu'un abcès de colère n'entache son monument, il regarde une dernière fois l'objet de sa haine.

— Peu m'importe. Puisque dans ce bruit, applaudir c'est oublier. Conspuer c'est adouber. Me voilà, en réalité, vainqueur dans l'esprit non le cœur. Si mon ouvrage est l'objet de sa rage, je serai à son chevet nuit et jour. J'en ferai un monument quand ses paroles seront testament.

L'arrangeur, voyant son discours conclu, se retire. Incertain de l'impact de ses mots sur la foule. Il se retire, glisse dans le mouvement. Avant de partir, l'arbre au centre est l'objet de son attention. Son inquiétude se ravive. Les feuilles sont jaunies. Pas encore tombées, la saison n'est pas à l'automne. Jaunies par les épreuves. Au passant, elles sont l'automne, la régularité du métronome des saisons. À quiconque est attentif, ce sont des feuilles mortes, brûlées par les sécheresses subies, les choses entendues.

Perdu dans ses pensées, une tristesse clôture sa réflexion.

— Que l'on m'ignore. Que l'on me couronne, d'une façon rarement égalée. Il se meurt. Alors, nous livrerons bataille.